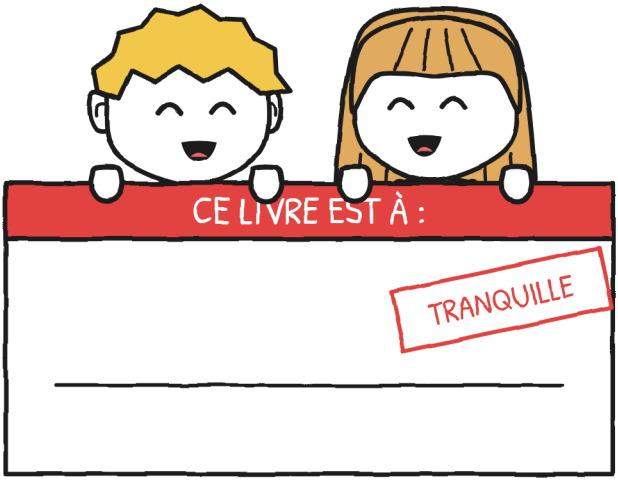


Tranquille. Jusqu'à ce que tu l'ouvres. –J.

Si tu le trouves, rapporte-le. Sans surprises : à son propriétaire.

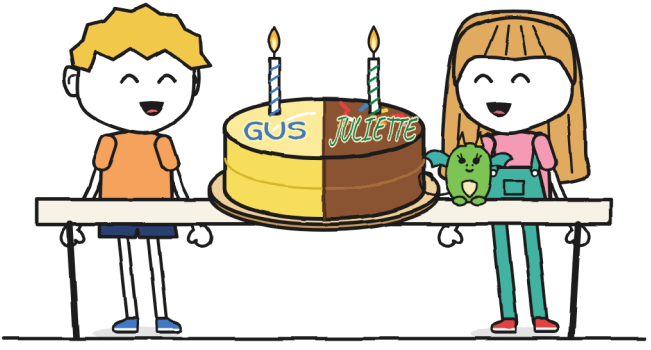
QUE DANS LE LIVRE

Ce tampon marque ce qui n'arrive que dans le livre : les vrais dragons n'existent pas et les colis ne reviennent pas en volant. Pour une fête pour de vrai, regarde la dernière page. –J.

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 5

Un gâteau pour deux

LinguAula



(le carnet de Gus)

TAILLE XL · Roman illustré · 13+

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 5

Un gâteau pour deux

Cinquième livre de la série. Les précédents : « Ce colis mord », « Ne pas ouvrir avant le tonnerre », « Retour, s'il vous plaît » et « Pas ici, Miette ! ».

Texte et illustrations : LinguAula

Version française : LinguAula

TAILLE XL · Roman illustré · 13+

Première édition : 2026

© 2026 LinguAula · info@linguaula.com

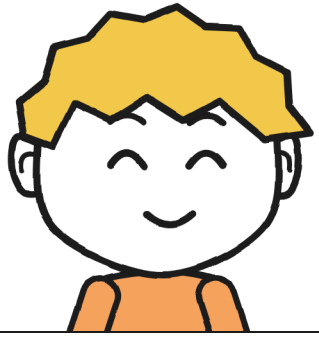
Photocopiable librement, pour la classe et pour la maison.

Polices : Andika, Patrick Hand, Caveat et Courier Prime (licence SIL OFL).

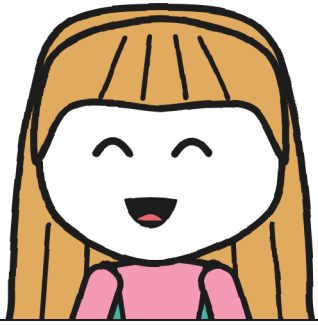
Travaille chaque chapitre sur linguaula.com

Aucun gâteau n'a été blessé pendant l'écriture de ce livre. Coupé en deux, oui. —J.

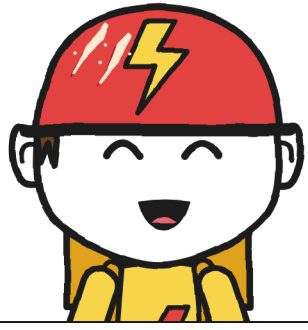
QUI EST QUI



Gus. Livreur du samedi. Ce carnet est à lui. Il aime les après-midi tranquilles.



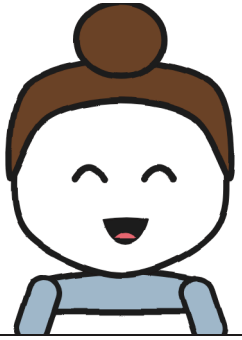
Juliette. Elle écrit en vert et signe J. Elle aime les fêtes avec de la musique. Et les surprises.



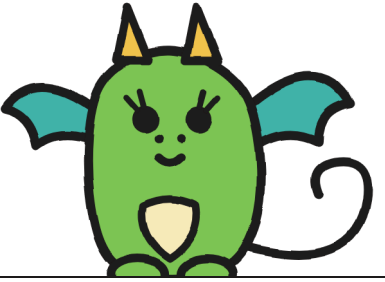
Tony. Livre pour ÉCLAIR, en dix minutes ou c'est gratuit. Ce qu'il ne livre pas, c'est de la triche.



Mara. La patronne de Livraisons Impossibles. Elle porte un chapeau de sorcière. Elle en sait plus qu'elle n'en dit.



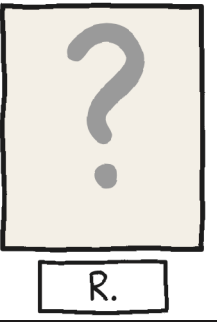
Élise. La boulangère du quartier. Elle a un four et deux mains.



Miette. Un bébé dragon. Elle vit chez Vera. Elle aime les bougies. Un peu trop.



Le colis n° 5. Dehors, comme tous les autres. Sur l'étiquette : MONTER OÙ ÇA TIENT.



R. Envoie les colis que personne n'arrive à livrer. Personne ne dit son nom.



CHAPITRE 1

Deux invitations

Le carnet 4 s'est terminé sur une basket endormie, et je ne vois pas de meilleure fin pour un carnet. Le 5 est rose. Rose fraise, comme le glaçage des gâteaux, avec le tampon de la boutique dans un coin. Mara l'a posé sur le comptoir le samedi matin, sans rien dire, et elle s'est mise à aligner les pots d'encre avec une attention dont ils n'avaient pas besoin. C'est sa façon à elle de ne pas regarder.

Pour la première page, j'essayais des mots depuis une semaine. Au 2, j'avais mis OFFICIEL ; au 3, SECRET ; au 4, DÉFINITIF. J'ai sans doute un faible pour les mots à serrure. Cette fois, je n'ai pas eu à chercher : il est venu tout seul, comme vient ce qu'on désire depuis des jours sans s'en être rendu compte.

En haut, j'ai écrit CARNET DE LIVRAISON 5 · de Gus, parce que c'est ce qu'on écrit. En dessous, lentement, avec mon crayon tout juste taillé, un seul mot :

TRANQUILLE.

Sans point d'exclamation. Un point d'exclamation tranquille, ce serait une contradiction, et avec les contradictions, je fais attention.

Juliette était de l'autre côté du comptoir, penchée, la tête de côté comme un perroquet qui écoute la radio. Elle ne m'a pas demandé le carnet. Elle n'en a pas eu besoin : elle lit à l'envers aussi vite qu'à l'endroit, et avec bien plus d'aplomb.

— Tranquille, a-t-elle dit, au mot, pas à moi.

Elle a sorti son feutre vert, qui écrivait à peine, a tiré le carnet vers elle d'un doigt et m'a laissé en dessous :

« Tranquille », c'est ce qu'écrit celui qui ne sait pas ce qui l'attend. —J.

Je l'ai lue trois fois en cherchant l'endroit où elle se trompait. Je ne l'ai pas trouvé, et ça m'a moins inquiété que ça aurait dû.

Pour celui qui arrive à ce carnet sans être passé par les autres : la boutique s'appelle Livraisons Impossibles et c'est celle de Mara, qui est sorcière, porte un chapeau violet et possède un tampon qui, en s'abattant sur le papier, lâche des étincelles à l'odeur de bougie qu'on vient de souffler. Sur l'étagère de gauche, elle garde les retours : des colis que personne n'a réussi à livrer, tous envoyés par R. Si celui qui en reçoit un ne signe pas l'étiquette avec une encre qui ne s'efface pas, à l'aube le colis retourne en volant sur son étagère. Ils étaient vingt. Juliette et moi, nous en avons livré quatre : un œuf de dragon, des graines

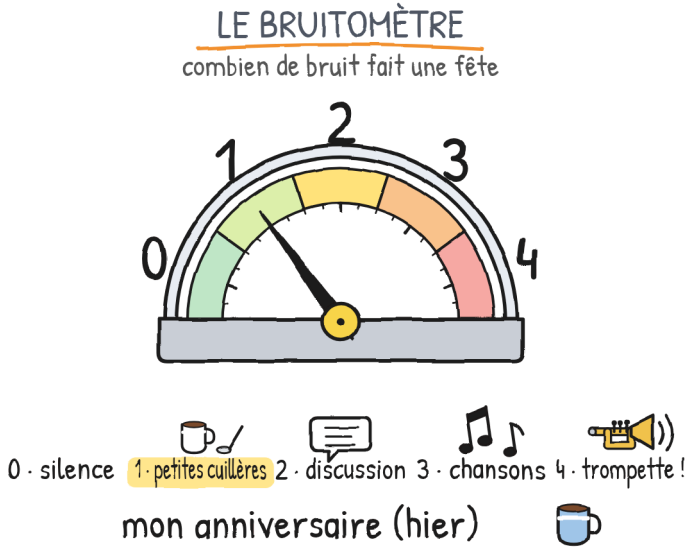
qui couraient, une clochette et un kit d'arrivée. Sur le mur, en lettres vertes, il y a écrit RESTE 16.

Hier, vendredi 16, c'était mon anniversaire. Je l'ai fêté à la maison, avec ma mère : un cake au citron, deux tasses, et personne n'a chanté. C'était parfait.

Le coup du chant demande une explication, parce que chez moi, ce n'est pas un oubli, c'est un accord. Ma mère m'avait posé la question la veille, le couteau à pain à la main : « Je chante ou je ne chante pas ? » J'avais dit non. Elle avait hoché la tête comme on signe, et elle avait tenu parole. Elle a coupé le cake en quatre parts égales, deux pour tout de suite et deux pour plus tard, et pendant un long moment, la seule chose qu'on a entendue, c'était une petite cuillère contre une tasse, le frigo et, très loin, un autobus. Le meilleur moment de l'après-midi, c'est qu'on entendait l'autobus.

Le cadeau de Juliette, je le raconterai plus loin. Il mérite sa place.

Pour noter l'anniversaire comme il se devait, j'ai inventé un appareil ce soir-là. C'est le quatrième de ma carrière, après le tremblomètre, le rougeomètre et l'icimètre : un cadran avec son aiguille, comme celui d'une horloge, et cinq repères. Zéro, silence. Un, petites cuillères. Deux, discussion. Trois, chansons. Quatre, trompette. Je l'ai intitulé LE BRUITOMÈTRE, « combien de bruit fait une fête », j'ai mis l'aiguille sur le 1 et, dessous, j'ai dessiné une petite tasse, qui était la mienne.



Juliette a tourné la page sans demander la permission, a regardé le cadran, a regardé la tasse et a écrit avec son feutre fatigué :

Un anniversaire à 1, ce n'est pas un anniversaire. C'est un goûter. –J.

Elle a rebouché le feutre, posé les coudes sur le comptoir et dit, comme on lit l'ordre du jour :

— Le mercredi 21, c'est le mien. Et on avait promis de les fêter ensemble.

— Après le 21, ai-je dit.

— Le samedi 24. À cinq heures.

— À cinq heures.

On l'a noté tous les deux. Moi, au crayon, dans le carnet rose ; elle, en vert, dans son petit carnet à elle, qu'elle a caché avec tout son bras, comme on cache une copie d'examen. J'ai caché le mien avec mon coude. Au fond, Mara a tamponné un papier et des étincelles ont jailli avec leur odeur de bougie soufflée, et ni l'un ni l'autre n'a levé la tête, alors que les étincelles, ça se sent. On est restés chacun à un bout du comptoir, de côté et à moitié de dos, deux personnes en train d'écrire la même date comme si chacune en était la propriétaire.

Ni l'un ni l'autre n'a rien dit de plus. Aujourd'hui, ça me paraît bizarre que deux personnes qui viennent de se mettre d'accord cachent ce qu'elles écrivent. Sur le moment, il m'a semblé qu'on écrit mieux avec le coude à sa place.

Moi, je savais déjà comment serait la fête. Juliette aussi.

Voilà ce que je savais, moi.

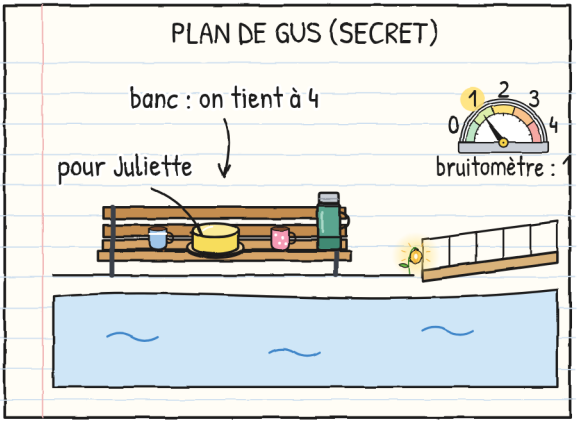
Juliette a besoin d'un après-midi tranquille. Elle est toujours en train de courir, de chronométrer et de poser des questions, et quand elle finit par s'immobiliser, ça se voit à son pied, qui continue d'aller ailleurs. Un goûter sur le banc de la passerelle, au bord du canal, sans bruit, avec un thermos et un petit gâteau, lui ferait du bien. Je connais ce banc. Il a une latte mal fixée qui bascule quand on s'assoit tout au bout, et c'est le seul du

quartier d'où l'on ne voit aucun magasin. J'y vais quand j'ai besoin qu'il ne se passe rien.

Ce serait une surprise. Elle n'aurait rien à préparer. Juste à venir. Ça me paraissait le meilleur cadeau possible : un cadeau qui ne donne pas de travail.

J'aurais pu lui poser la question. J'y ai pensé, debout près du comptoir, le crayon en l'air : « Juliette, ça te dirait, un après-midi sans se presser ? » Mais une question a une réponse, et la réponse peut être non. Un plan ne répond pas : il reste sur le papier, tranquille, à attendre, c'est ce que presque tous mes dessins font le mieux.

Je l'ai dessiné ce matin-là même, sur la feuille suivante : le banc, le petit réverbère au pied de la passerelle, un gâteau, deux tasses et le thermos. En venant à la boutique, j'avais mesuré le banc. On y tient à quatre. En haut, j'ai écrit PLAN DE GUS (SECRET), au cas où il resterait un doute sur l'auteur du secret.



Ce que Juliette préparait, je ne l'ai su que le vendredi suivant. La page qui suit, ce n'est pas moi qui l'ai écrite : c'est elle, après, dans mon carnet, et je l'ai laissée là où elle l'a mise, juste à côté de la mienne. C'est là qu'elle doit être.

Voilà ce que je savais, moi : Gus a besoin d'une vraie fête, avec de la musique, même s'il ne le sait pas. Si je lui demande, il dira non. Alors je ne lui demande pas. —J.

Les fanions, elle les a dessinés un par un, avec une patience que je ne lui connaissais pas.



À midi, Tony est revenu d'une livraison. Il a laissé son vélo devant la porte, il est entré sans enlever son casque et il s'est assis sur sa caisse, où il s'assoit « pour l'instant ». Depuis le

matin, j'avais quatre enveloppes bleues, écrites au crayon de ma plus belle écriture, la main posée sur le bord pour ne pas baver, et Juliette était au fond, à fouiller dans un tiroir de rubans adhésifs. J'ai calculé qu'il me restait dix secondes.

— Tiens. — Je lui ai donné les quatre enveloppes. — Une est pour toi. Les autres, pour Mara, Vera et Flora. C'est une surprise pour Juliette. Ne lui dis rien.

— Une surprise, ça, je la garde, a dit Tony.

Il l'a dit de la voix avec laquelle il dit « reçu ». Il a mis les enveloppes dans son sac sans les regarder, et j'ai pensé : quelle chance, un livreur qui ne lit pas ce qu'il livre.

Ce qui s'est passé ensuite, c'est Tony qui me l'a raconté le vendredi, avec l'heure, parce que chez ÉCLAIR, l'heure est la moitié de l'histoire. J'étais déjà parti déjeuner quand Juliette s'est approchée de sa caisse avec une liasse d'enveloppes vertes retenues par un élastique. Il y en avait neuf. Tony les a comptées deux fois.

— Une est pour toi. Les autres, pour Mara, Vera, Flora, Élise, don Antonio, Zoé, Bruno et la marchande de chaussures. C'est une surprise pour Gus. Ne lui dis rien.

— Une surprise, ça, je la garde.

La même phrase avec la même tête. Ce doit être ça qui distingue un livreur d'un menteur : le livreur ne change pas le message selon la personne qui demande. Cette fois, en revanche, il a ouvert les deux siennes, la bleue et la verte, l'une après

l'autre, comme on vérifie un bon de livraison. Elles disaient la même chose : SAMEDI 24, À CINQ HEURES. Après l'heure venait l'endroit, et là, chacune disait la sienne.

Il me l'a raconté sans adjectifs. C'est sa façon d'être aimable.

L'après-midi, je suis allé à la boulangerie d'Élise commander un gâteau. Ça sentait la croûte tiède et quelque chose de sucré que je n'ai pas su nommer. En entrant, la clochette de la porte encore en train de bouger, j'ai entendu se refermer la porte de la cuisine, au fond : un claquement sec, de ceux qu'on donne avec la hanche. J'ai cru voir un bout de salopette verte.

Je me suis dit que c'était une autre salopette. Les salopettes vertes, ce n'est pas ce qui manque ; c'est une couleur pratique.

C'était la mienne. Élise m'a fait sortir par la cuisine. —J.

— Un petit gâteau au citron, ai-je dit à Élise. Sans rien dessus. Pour le samedi 24, à cinq heures, sur le banc de la passerelle. C'est une surprise pour Juliette.

C'était la deuxième fois que je disais cette phrase dans la même journée, et elle me faisait déjà l'effet d'une devise.

Élise l'a noté sur une feuille de sa belle écriture ronde et l'a plantée avec une punaise sur le panneau de liège des commandes. Il y avait déjà là une autre feuille, retournée.

— Samedi 24 à cinq heures ? À cette heure-là, j'ai déjà un autre gâteau. Pour un autre endroit.

— De qui ?

— C'est un secret. Comme le tien.

Je me suis mis sur la pointe des pieds, ce que je fais quand j'ai besoin de voir quelque chose qui ne me regarde pas et qui ne m'a jamais servi à rien. Je me suis dit que c'était pour quelqu'un d'autre. En octobre, beaucoup de gens ont leur anniversaire. Je l'ai pensé tout bas, pour entendre comment ça sonnait, et ça sonnait bien : un mois a trente et un jours, et le quartier est grand.

— Je garde ton secret, a dit Élise en s'essuyant les mains sur son tablier. Et l'autre, le sien. Mais j'ai un four et deux mains. Samedi à cinq heures, les deux mains vont à un seul endroit.

— Et l'autre gâteau ?

— C'est à vous de décider, vous qui les avez commandés. Moi, je fais des gâteaux. Les fêtes, non.

J'ai noté : « Élise : un four, deux mains, un endroit ». Les chiffres, je les ai parfaitement compris. Le « vous », je l'ai laissé passer, comme on laisse passer un autobus qui ne va pas dans notre quartier.

À moi, elle me l'a dit le lendemain. Moi non plus, je n'ai pas compris le « vous ». —J.

Quand je suis retourné à la boutique, Tony avait vidé son sac sur le comptoir et rangeait les enveloppes par couleur : les vertes d'un côté, les bleues de l'autre, avec le soin qu'on met à ranger

ce qu'on va livrer. Quand il a eu fini, il les a recomptées. Puis encore une fois.

— Gus, tu as parlé de la fête avec Juliette ?

— Non. C'est une surprise.

— Ouais, a dit Tony. Chez ÉCLAIR, un colis avec deux adresses ne sort pas de la boutique.

— Quelles deux adresses ?

— Ça, je ne peux pas te le dire. On me l'a demandé.

ÉCLAIR a des règles pour tout, et chaque fois que Tony en cite une, je la tiens pour bonne même si elle est nouvelle pour moi. Celle-ci l'était. Je l'ai notée sans la comprendre, dans le coin de la feuille du plan, qui est l'endroit où l'on met les choses qui ne vont nulle part.

Tony a gardé dans la poche de son sac une invitation de chaque couleur.

— Ces deux-là sont à moi, a-t-il dit. Les autres, lundi.

C'est alors que Mara, qui atteint toutes les étagères sans tabouret à force de commander, a dû cette fois monter sur le tabouret bleu pour redescendre à deux mains, de l'étagère du haut, la caisse du n° 5 : pareille à toutes celles de l'étagère, ni plus grande ni plus petite. À l'intérieur, quelque chose en bois a fait crac. Sur l'étagère est restée une place nette, de la taille habituelle, qui s'ajoutait aux quatre places vides ; le panneau du mur a continué de dire RESTE 16.

— Élise arrive à cinq heures, a dit Mara. Enfin.

Deux enveloppes dans une poche. Aucun des deux ne savait rien de l'autre. Les enveloppes, je veux dire. —J.

UNE HISTOIRE, SIX TAILLES

Ce livre existe en six tailles, de 3 à 16 ans, et en plus de 20 langues. XXS, XS, S, M et L racontent l'histoire page par page, avec les mêmes dessins et de plus en plus de nuances. La XL est le roman : la même histoire, avec de la place pour tout ce que Gus pense et ne dit pas.

Niveaux du CECRL indicatifs : XXS, pre-A1 · XS, A1 · S, A2 · M, B1 · L, B2 · XL, B2–C1.

Chacun dans sa taille. Le même gâteau. —J.

FAMILLES ET ENSEIGNANTS

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com
(avec les activités de la taille L)